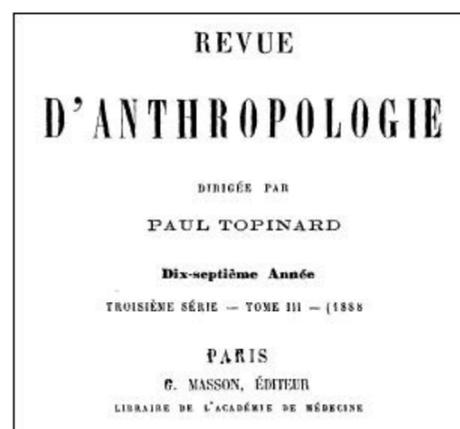


DE L'INÉGALITÉ

PARMI LES HOMMES

PAR M. G. DE LAPOUGE¹

Revue d'anthropologie, Troisième série, Tome III, 1888



Messieurs, contester le principe de l'égalité des hommes, c'est beaucoup de hardiesse. Je l'oserai cependant, car la science, étrangère aux petitessees humaines, a le droit de porter partout son flambeau, et le temps est venu peut-être de renoncer aux fictions, aux spéculations métaphysiques, pour vivre enfin de la vie réelle. Peu importe ce qu'ont pu rêver les philosophes, dans la réalité, les hommes sont inégaux, et l'inégalité de leur valeur sociale est au-dessus de tout ce qu'on pourrait supposer. Ce n'est pas tout. Chacun de nous est ce que le fait sa naissance, et c'est une règle que l'éducation peut seulement développer des germes préexistants. Voilà ce que nous a appris l'étude des lois de l'hérédité. C'est l'hérédité qui donne à l'inégalité son importance au point de vue de la science politique. Non seulement les individus sont inégaux, mais leur inégalité est héréditaire, non seulement les classes, les nations, les races sont inégales, mais chacune ne saurait subir un perfectionnement intégral et l'élévation de la moyenne est la conséquence de l'extermination des éléments pires, de la propagation des éléments meilleurs, de la sélection en un mot, inconsciente ou consciente.

L'évolution humaine a cette inégalité pour cause. Elle pave son chemin de vaincus, et la science a ses damnés, comme la théologie. Malheur aux faibles, aux isolés! dans la grande bataille de la vie, l'éternelle bataille qui, d'un pôle à l'autre, abreuve chaque glèbe à son tour, chacun doit tomber, homme ou peuple, et l'heure est marquée pour chacun où il faudra lutter à forces inégales et périr. Il y a une prédestination pour les nations et pour les individus,

1. Leçons faites au Cours d'anthropologie de la Faculté des Sciences de Montpellier, en février 1887.

pour les races et les familles, et cette prédestination, réglée par le grand mécanisme de l'univers, se manifeste par l'inégalité. C'est la nature et non pas un caprice des hommes qui voue des races nombreuses à l'infériorité, qui les livre à l'exploitation des races supérieures. C'est la nature qui fait les familles maudites, vouées au crime, à la misère, à l'abjection.

Nous voici loin des thèses chères aux théologiens et aux politiques. Sans souci de leurs anathèmes, poursuivons nos recherches. Aux premiers il suffirait de rappeler que la théologie n'a rien à faire avec la science; il suffirait d'inviter les seconds à renouveler leur bibliothèque et leur arsenal d'idées, à remplacer Rousseau par Darwin et à remiser l'*Encyclopédie*, à conformer en un mot leurs théories aux notions positives. Le vingtième siècle arrive; le dogme de l'égalité a fait son temps avec tant d'autres et la science, maîtresse définitive de l'avenir, ne saurait tenir compte ni des faux calculs, ni des préjugés.

La science politique nouvelle, fondée sur les sciences naturelles, est-elle d'ailleurs si en désaccord avec nos habitudes et nos idées courantes, à nous Français de ce siècle? En descendant au fond des consciences, je crois bien qu'on trouverait des réserves. Chacun de nous est intérieurement persuadé qu'il vaut bien ses supérieurs et qu'il dépasse de nombre de coudées une infinité de gens. Cette aimable illusion, ou cette intuition de la vérité, rend superflue la démonstration d'une partie de ma thèse. Il n'y a personne, en effet, qui de bonne foi pense, sinon dise, que tous les hommes sont de valeur égale. L'inégalité dans la beauté, dans la bonté, dans la force, la santé, l'intelligence, la volonté se manifeste à tel point qu'on est obligé de se rejeter sur les sommes et les compensations pour arriver à établir une équivalence plutôt qu'une égalité. En pratique on invoque l'égalité quand on a affaire à plus grand que soi, et la fraternité quand on a besoin d'un service. Voilà pour les interprétations privées du dogme de l'égalité.

Mais nous faisons de la science politique, mais c'est au point de vue social que nous étudions l'inégalité. Sur ce terrain, le vrai, les divergences s'accusent, disons mieux, l'abîme se creuse. Pour les idéologues, la qualité d'homme a un caractère mystique qui prime tout, et dans cette qualité même réside une égalité fondamentale dont ils tirent une infinité de conséquences. Tout cela est de la métaphysique et je ne comprends pas. Il est probable qu'il y a beaucoup de gens dans mon cas, et c'est peut-être pourquoi

le principe paraît si profond et si beau. La seule chose que je distingue, c'est que les idéologues ont laïcisé la vieille formule religieuse de l'égalité des hommes, tous créés du même limon par un même Dieu, tous issus d'un même Adam, tous appelés en principe à une même part d'un même paradis. Ce sont là de très anciennes croyances, bien antérieures au christianisme lui-même, et qui ont fait beaucoup de bien et beaucoup de mal à l'humanité ; mais nous n'avons pas à nous en occuper, pas plus que des transformations que la philosophie laïque a pu leur faire subir. Nous procédons scientifiquement, ne tenant compte que des faits observés, des lois physiques et biologiques expérimentalement constatées. Pour le chimiste, l'homme représente tel poids de carbone, d'azote, de chaux, d'hydrogène, etc. Pour le biologiste, il est une colonie de cellules, d'êtres élémentaires différenciés dans l'intérêt commun de l'ensemble. Pour le zoologiste, il est cousin germain du chimpanzé, peut-être le cochon est-il son grand oncle. C'est humiliant, c'est terre à terre, la dignité de l'homme est compromise, la fausse dignité s'entend, et la qualité d'homme est une qualité comme une autre, comme celle du bœuf ou du chimpanzé.

Voilà le terrain sur lequel il faut désormais évoluer, et je crois bien que les partisans de l'égalité métaphysique des hommes y seront mal à l'aise. Pour nous, prenons l'humanité telle qu'elle paraît être, un ensemble de primates séparés du reste des animaux par un simple caractère, le développement de l'intelligence, une masse de races et d'individus disparates, aux degrés d'évolution les plus divers, provenant sans doute des transformations convergentes d'êtres spécifiquement, génériquement très distincts autrefois. Entre toutes les fractions de l'humanité, des plus grandes aux plus petites, il existe des inégalités, inégalités les plus diverses, mais toutes héréditaires, et desquelles dépend le destin des peuples. Il y a des peuples supérieurs et des peuples inférieurs, dans ces peuples des éléments plus parfaits, plus imparfaits que les autres. Inégales les classes, inégales les familles. L'inégalité est partout, et la différenciation avec elle. Étudier la valeur respective des peuples et des éléments ethniques ou sociaux, calculer les chances qu'elle leur donne dans la lutte pour l'existence, évaluer numériquement, si c'est possible, le degré de supériorité des éléments les plus distingués de l'humanité, voilà notre tâche d'aujourd'hui, importante et délicate.

I

Il faut d'abord nous fixer une mesure. Il faut rapporter tout ce qu'on calcule à une certaine unité. C'est dès l'abord une difficulté. Qu'est-ce qu'un peuple, un élément supérieur, inférieur? A quoi reconnaît-on la supériorité, en quoi consiste l'infériorité? Allons-nous nous attacher à la taille, à la couleur, à la résistance pathologique? Il ne saurait en être question. Pour l'homme, être tout à fait à part en raison de son intelligence et de sa culture, c'est à l'intelligence et à la culture qu'il faut demander la mesure de la supériorité. Or, si nous y regardons bien, nous voyons que l'on peut rattacher de plus ou moins près chaque groupe ou chaque homme à l'un des quatre grands types intellectuels.

Le premier type est celui des initiateurs, des pionniers qui ouvrent à travers l'inconnu des voies nouvelles pour l'humanité, et qui l'entraînent après eux. Inquiet et hardi, d'une intelligence au moins moyenne, l'homme de ce caractère est mal à l'aise dans les sentiers battus où se plaît le vulgaire, et où il ne se tient que par nécessité. Il aime les idées et les inventions nouvelles, il en est le partisan immédiat et ardent. Il en saisit d'intuition le côté pratique, s'efforce de le réaliser et s'il le peut, passe sa vie en créations continuelles. Tout ce qui est nouveau, non de forme mais de fond, tout ce qui change une face de la civilisation et détermine un brusque mouvement en avant, nous le devons à ces esprits investigateurs, et l'évolution tout entière des sociétés est leur fait. Ces hommes sont rares, les circonstances les font s'occuper en général de choses au-dessous de leur valeur et le petit nombre qui réussit est loin de pouvoir rendre la somme de services qu'il pourrait faire. Ces audacieux ne sont d'ailleurs pas tous des génies, mais les hommes d'un vrai génie présentent tous, au plus haut degré, ce type d'organisation.

Le second type est celui des hommes intelligents et ingénieux, mais sans esprit créateur, qui prennent, taillent, travaillent et perfectionnent les idées et les inventions des premiers. Les hommes de cette nature arrivent en donnant aux choses des formes ou des combinaisons nouvelles à des résultats qui font parfois illusion sur leur valeur, et il faut y regarder de près pour voir qu'ils ont simplement élaboré sans créer les matériaux. Le premier et le second type d'esprits se complètent. Les premiers produisent en

général leurs découvertes sous une forme trop brute, les autres ne peuvent travailler que sur les découvertes d'autrui.

Le troisième type comprend des hommes peu, moyennement ou très intelligents que réunit le commun caractère appelé par M. Galton, esprit de troupeau. Pour eux, toute idée qui n'est pas admise d'une manière courante, toute invention nouvelle est un sujet de méfiance ou de raillerie. Quand l'idée ou l'invention ont prévalu, ils en prennent avec opiniâtreté la défense contre les promoteurs d'idées ou d'inventions plus parfaites. Les hommes de ce caractère, quand ils sont intelligents, sont ouverts à l'instruction plus qu'aucune autre catégorie. Dépourvus d'idées propres, incapables d'en créer, ils s'assimilent d'autant plus aisément celles des autres. Tout ce qu'on leur enseigne s'imprime avec facilité dans leurs esprits, et si profondément qu'il devient impossible d'y apporter aucun changement. Non seulement ils sont incapables de travailler les idées acquises et d'en faire des combinaisons d'apparence nouvelle, mais tout changement qu'on leur propose leur cause un trouble moral, et dans leur persuasion qu'ils possèdent la vérité officielle, qu'ils représentent le dernier mot de la perfection, ils opposent à tout progrès la plus redoutable des résistances, celle de l'inertie des masses. Dans les esprits de ce type, l'inertie augmente à mesure que l'intelligence diminue, de façon que l'indifférence absolue remplace chez les sujets inférieurs et les plus nombreux la résistance opiniâtre mais raisonnée.

Le quatrième type d'esprits, le plus inférieur, est incapable, non seulement de grouper et de produire, de découvrir ou de combiner, mais même de recevoir par éducation la plus modeste somme de culture.

Il est évident que les hommes, tels qu'ils vivent, ne peuvent être exactement groupés et comme parqués dans ces quatre divisions. Ces types sont en quelque sorte des centres de groupement, de chacun desquels chaque homme est plus ou moins éloigné. Dans la série humaine il n'y a pas de groupes tranchés, de limites réelles. Si on la représentait par un graphique, la figure, en pointe aiguë vers l'extrémité supérieure, irait en se renflant brusquement pour s'élargir d'une façon démesurée, se rétrécir d'une manière graduelle et finir par une base assez restreinte. La pointe aiguë représenterait les hommes de génie, et la pointe très mousse les peuples les plus sauvages ou les individus les plus dégradés de nos peuples supérieurs.

Vous le devinez déjà, ce qui fera pour nous la supériorité d'un peuple ou d'une race, c'est la possession d'une plus ou moins grande proportion d'hommes de la première et de la seconde catégorie, les autres n'entrant en ligne de compte que d'une manière secondaire. Je dis d'une manière secondaire, parce que si le retranchement de ces individus est de nature à empêcher le fonctionnement réel de la vie sociale, en supprimant du corps les cellules d'humble organisation, au point de vue de la postérité et même de l'étranger, les masses ne comptent vraiment pas et la physiologie d'un peuple s'incarne dans un très petit nombre d'individus. Encore faut-il d'autre part, que les éléments supérieurs ne soient pas paralysés par les éléments inférieurs, que ceux-ci, en d'autres termes, aient eux-mêmes une valeur relative. Proud'hon, à qui j'ai fait déjà quelques emprunts, dit que la société est la matrice dans laquelle se forment les génies. Cette matrice est en réalité la masse puissante de la troisième catégorie : encore faut-il qu'elle se prête au développement du génie, qu'elle n'écrase pas les germes conçus, et ne les rende pas difformes en les contraignant à se modeler sur elle.

Pour vous faire bien comprendre ce procédé de cote, je vais en faire quelques applications à des peuples bien connus. Prenons d'abord la population de l'Angleterre. La première catégorie sera représentée par quelques centaines d'individus, dont quelques-uns d'un génie reconnu, beaucoup d'un incontestable talent, et beaucoup aussi dont la valeur réelle n'a pas trouvé d'occasion de se manifester pleinement. La seconde catégorie comprendra sans doute plusieurs centaines de mille sujets, la grosse masse des millions appartiendra à la troisième, et la quatrième comptera un ou plusieurs millions peut-être. La représentation graphique de la population anglaise se rapprocherait assez de la figure indiquée plus haut, avec l'extrémité supérieure plus développée, et la partie inférieure plus tronquée. Nous dirons que la population anglaise est une population très supérieure. Cela ne veut pas dire évidemment, que tout Anglais soit un homme supérieur, supérieur par rapport à n'importe quel Français, Allemand, Chinois ou Brésilien. Non, chaque Anglais individuellement, quelle que soit sa valeur, trouverait aisément un égal ou un supérieur sur quelque autre point du globe. Cela ne veut pas dire davantage que la majorité des Anglais est composée d'hommes supérieurs, et que la médiocrité, ou pire, est l'exception chez eux. Il faudrait être bien

étourdi pour interpréter ainsi les choses. En réalité, les hommes de valeur sont en minorité infime, une toute petite poignée noyée dans les masses populaires, mais ces hommes sont encore relativement plus nombreux que chez la moyenne des peuples, mais ils sont reliés aux masses profondes par un groupe déjà imposant et compact d'autres hommes qui les comprennent et les imitent, mais les masses elles-mêmes, enlevées par l'exemple, sont lancées dans les voies ouvertes. Dans un train il n'y a que la locomotive dont le mouvement soit propre. Derrière elle, une longue file de wagons, tous inertes, qui par leur poids, leur frottement, usent en partie la force de la locomotive et ralentissent sa marche. Ces wagons inertes n'en roulent pas moins aussi vite que la locomotive. Privés du mouvement qu'elle leur imprime, ils ne tarderaient pas à s'arrêter, mais si elle venait elle-même à s'arrêter brusquement, leur force acquise suffirait à la pousser un instant en avant. Voilà l'image d'un peuple supérieur : il faut que la locomotive puisse traîner les wagons, et plus la locomotive est puissante, plus le train roule avec facilité, plus la vitesse est grande.

Si nous prenons maintenant le Mexique, la première catégorie sera absente, la seconde beaucoup moins représentée qu'en Angleterre, et la quatrième égalera le tiers ou le quart de la population totale. Le mouvement viendra en quelque sorte du dehors, et sera très faible. Nous dirons que le peuple mexicain a peu de valeur. Chez un peuple nègre, mais dont la culture a été tentée, les Haïtiens par exemple, la seconde catégorie est représentée à peine, et la quatrième tend à l'emporter sur la troisième. La valeur est donc encore moindre. Enfin si nous nous adressons à un groupe totalement inférieur de Fuégiens, d'Australiens ou de Boschimans, la presque totalité des sujets appartiendra au quatrième type et les hommes marquants de la race pourront au plus prétendre à une place modeste dans la troisième catégorie. Au-dessous il n'y a rien, sauf l'animalité.

Vous connaissez maintenant notre étalon de mesure, et comment on s'en sert. Je vais en faire l'application dans un classement sommaire des grandes races de l'humanité. Cette étude générale ne nous retiendra pas bien longtemps, car j'ai hâte d'arriver à l'étude spéciale des éléments supérieurs en Europe.

Vous savez déjà, et j'établirai bientôt que de toutes les races la plus riche en hommes du premier type est la race dolichocéphale blonde. Presque tous les grands hommes lui ont appartenu,

même quand ils faisaient partie de peuples totalement différents de race, et je ne serais pas étonné que l'éclat jeté par certaines autres races fût dû à la présence dans leur masse inerte d'un élément blond dissimulé par l'obscurité des temps. La race dolichocéphale blonde paraît avoir contribué, en effet, à fournir les classes dirigeantes de l'Égypte, de la Chaldée surtout, et de l'Assyrie. La chose est à peu près certaine pour la Perse et pour l'Inde, et possible même pour la Chine ancienne. Son rôle est en tout cas certain dans la civilisation gréco-romaine, et à notre époque le classement des peuples civilisés est à peu près exactement proportionnel à la quantité d'éléments dolichocéphales blonds qui entre dans la composition de leurs classes dirigeantes. A cette race ont appartenu les éléments gaulois et francs qui ont fait la France et sa splendeur. Ce sont les mêmes hommes qui donnent aux masses allemandes une vie factice et les entraînent dans leur mouvement.

L'Angleterre et les États-Unis doivent leur supériorité à l'abondance de la même race qui dans ces pays prédomine avec divers degrés d'alliage. Cette race blonde, que l'on peut jusqu'à nouvel ordre regarder comme unique est sous-dolichocéphale quand elle est plus pure, sous-brachycéphale dans une certaine sous-race issue de croisements qui, par exception, ont donné un produit stable et défini. C'est donc par opposition seulement avec les brachycéphales caractérisés qu'on peut la qualifier de dolicho. Elle est la race européenne, la race noble, la race supérieure par excellence. Ici encore, il ne faudrait pas croire que tous les individus relativement purs appartiennent à la première ou même à la seconde catégorie. Tant s'en faut, il n'en est pas de plus parfaite, mais par suite de plus différenciée, en raison même du caractère actuel de son évolution. On y trouve à la fois les quatre types d'esprits, le dernier plus nombreux à lui seul que les deux premiers réunis et beaucoup plus fréquent qu'on ne serait porté à le croire, mais dans cette race active par excellence les éléments supérieurs enlèvent aisément la masse des éléments inférieurs.

Une autre race de valeur, la seconde, je crois, parmi les races actuelles, est la race sémitique, surtout le rameau des Juifs d'Europe qui paraît représenter un croisement assis et réussi avec la première race. Les statistiques donnent aux Juifs, dans une série de spécialités, une supériorité marquée, et s'il ne leur manquait deux ou trois qualités maîtresses, ils approcheraient de très près des purs Aryens.

Les Méditerranéens et surtout leurs cousins et voisins les Kouschites peuvent être aussi rangés parmi les races actives. Bien qu'épuisés aujourd'hui, ils ont joué dans le passé le plus large rôle. Pendant que les dolichocéphales blonds vivaient encore à l'état sauvage et chassaient le mammouth ou le renne, la race kouschite étendait ses rameaux sur une longue bande de terre, depuis le Nil inférieur, jusque dans le midi de la Chine et un nombre de petits peuples très élevés en civilisation florissait dans cette zone immense. C'est aux Kouschites qu'incombe assurément l'honneur d'avoir accumulé les premières observations et fondé les premières sciences ; il est probable que la civilisation a commencé par eux, et ils l'ont développée dans un sens positif et exact qui me frappe davantage à mesure que j'étudie mieux l'Égypte et la Chaldée. Si le hasard leur avait fourni les instruments qui nous ont permis de développer si rapidement les sciences, ils en auraient peut-être tiré un aussi brillant parti que nous. Ce qui me frappe encore plus, c'est de voir que notre civilisation moderne, en dépouillant lentement son caractère chrétien, tend à rentrer d'autant dans le courant des civilisations antiques. Dans vingt ou trente millènes on regardera peut-être la culture kouschite comme la véritable aïeule de celle qui fleurira alors, et nos idées occidentales depuis deux ou trois mille ans seront étudiées avec un soin curieux, comme des accidents de premier développement chez une race très supérieure mais immature.

Tout le reste de l'humanité peut être hardiment rangé parmi les races passives. Au premier rang, il faut placer nos brachycéphales d'Europe. Si l'on s'attachait seulement à l'intelligence, à l'éducabilité, le groupe celto-slave pourrait émettre de très justes prétentions à la supériorité absolue. Je crois que les Celto-Slaves les plus intelligents le sont autant que les plus intelligents dolichocéphales blonds, et comme les individus très inférieurs sont peu nombreux dans ce groupe psychologiquement très uniforme, la moyenne est très relevée. Mais cette absence même de différenciation, ou pour être exact, cette uniformité est un grand défaut. Il ne suffit pas que la moyenne d'une race soit au-dessus ou au niveau de la médiocrité, il faut qu'il existe une élite puissante. Tout corps suppose une tête, un cerveau : ici la tête manque. Le premier type intellectuel est d'une extrême rareté parmi les vrais brachycéphales, et s'il se trouve parmi eux de bons metteurs en œuvre le génie novateur et créateur leur fait à peu près totalement défaut.

Ce sont, en un mot, d'intelligents routiniers, et nous avons, dans ce caractère, l'explication d'un phénomène insolite, un des plus curieux de l'ethnographie, l'association constante aux masses brachycéphales d'un élément blond qui domine, dirige, entraîne, invente, qui fournit en quelque sorte un cerveau étranger à leur corps, vigoureux et sain, mais incomplet. Depuis la plus haute antiquité, cette association de l'aveugle et du paralytique a existé, au profit constant du brachycéphale. C'est une de ces associations que nous trouvons entre espèces animales, mais dont je ne connais aucun autre exemple dans l'humanité. Je ne sais pas laquelle des deux races a ainsi domestiqué l'autre, je croirais volontiers que le dolichocéphale chasseur et guerrier a dû faire sa chose du brachycéphale passif et laborieux. Je ne connais pas d'exemple antique ou moderne d'un groupe brachycéphale qui soit parvenu à constituer une société solide et à progresser par lui seul : c'est même une sorte de loi que la résorption ou l'élimination des éléments blonds soit immédiatement suivie de la dislocation générale chez les peuples mixtes.

Les dolichocéphales, disons les Aryens, ont ainsi promené avec eux des masses de brachycéphales, dans leurs courses aventureuses. Ils en ont semé sur leur route dans l'ancien continent presque entier, depuis les invasions dans le Soudan et l'Égypte et les expéditions dans la Chine et dans l'Inde jusqu'aux conquêtes gauloises. C'est ainsi sans doute que sont parvenus dans l'Afrique du Nord des éléments nettement brachycéphales, et d'autres dans le Caucase indien. Ce qui semble le prouver, c'est que chaque îlot qu'on découvre fournit aussi quelques dolichocéphales blonds. La règle est d'ailleurs absolue, il n'y a pas de région, si petite qu'elle soit, où l'une des races existe sans l'autre, c'est au point de faire songer parfois à un cas de simple dimorphisme. Les deux races sont pourtant profondément, peut-être spécifiquement distinctes. Depuis une infinité de siècles que les croisements s'opèrent, il n'a pas pu s'effectuer de fusion, et ce phénomène ne peut s'expliquer que par une tendance constante à la réversion, par une résistance opiniâtre des types. Il y a une infinité d'individus croisés, on peut à peine en trouver qui puissent être regardés comme typiques, cependant ces individus en majorité se rapprochent toujours très près, soit d'un type, soit de l'autre, et le petit nombre de races de croisement qui paraissent enfin assises se sont fixées si près du type dolichocéphale blond qu'elles en diffèrent à peine,

sauf par le développement en largeur du crâne antérieur et moyen.

Les brachycéphales et leurs produits de croisement sont ainsi passifs par nature, et leur rôle dans l'évolution de l'humanité paraît avoir été de fournir les soldats et les cadres inférieurs d'un état-major de dolichocéphales. Cette association a constamment réussi. Elle a fait la splendeur de la Grèce et de Rome, elle a fait l'éclat de la Gaule. C'est à elle que la France a dû sa prospérité, c'est elle qui fait la force factice de l'Allemagne où l'élément supérieur est si distinct des masses, et où la décadence viendra si sûre et si rapide le jour où le gros aura dévoré l'élite. L'association d'éléments ethniques, pourvus d'aptitudes diverses, procure ainsi de grands biens et compense l'insuffisance des différenciations.

Une seconde grande masse de populations passives, c'est le groupe des races noires, nègres, cafres et boschimans. Les anciens documents égyptiens nous montrent une haute culture kouschite implantée en plein Soudan, et tout autour des tribus nègres barbares qui portent encore les mêmes noms et vivent à la même place. En contact pendant des milliers d'années avec cette civilisation, les Soudaniens n'ont pas bougé. Les tentatives contemporaines ne sont pas, ne seront pas plus heureuses. Le nègre, à part quelques exceptions individuelles, ne paraît pas apte à prendre de la civilisation autre chose que les vices. A moins d'exercer une sélection rigoureuse, ou bien de ramener par des croisements suivis les populations africaines au type européen, il est chimérique d'oser espérer autre chose qu'une civilisation et artificielle et superficielle. L'imprudence que nous commettons en pacifiant le continent noir, en fournissant à ses peuples les moyens de se développer, nos descendants la paieront très cher, de beaucoup d'or et de beaucoup de sang, le jour où des centaines de millions de brutes humaines seront à l'étroit en Afrique. L'expérience d'Haïti, où les mulâtres ont payé de leur vie leur supériorité sur les noirs, celle de nos Antilles, où les nègres, devenus citoyens, ont tout désorganisé et démoralisé les blancs eux-mêmes; le peu de succès des colonies de libérés en Guinée sont de nature à autoriser les plus sombres prévisions. Le nègre est un chimpanzé tout domestiqué, un chimpanzé qui parle, mais dont les idéologues chrétiens et anti-chrétiens ont eu le tort de vouloir trop faire un homme.

On ne peut pas en dire autant de la plupart des populations asiatiques qui ne sont ni aryennes ni brachycéphales. Les Indous, les Chinois sont des races passives, passives peut-être par la perte d'éléments actifs qu'elles ont possédés autrefois, mais pourvues, surtout les derniers, d'une civilisation avancée. D'allure tout antique, la civilisation Chinoise possède dès à présent le caractère utilitaire et positif, dépourvu de surnaturel, vers lequel la nôtre tend d'une façon visible. Les masses en Chine valent celles de l'Europe, et ce serait une erreur de croire nos classes inférieures et moyennes au-dessus de leurs correspondantes de l'Extrême-Orient. L'avantage serait peut-être même pour les Orientaux. En revanche, il y a lieu de supposer que les esprits de la première et de la seconde catégorie même sont fort rares, et les Chinois, bien que sans affinités avec nos brachycéphales, peuvent être placés à côté ou immédiatement au-dessous d'eux. Au Japon, où la superposition de races est plus accusée, les éléments supérieurs sont peut-être plus nombreux.

En dehors de ces grands groupes il n'existe que des races trop peu nombreuses pour mériter une mention spéciale dans une étude aussi sommaire : Lapons, Esquimaux, Australiens, Polynésiens, Américains, etc. Je n'ai pas besoin de dire que ces races sont toutes au milieu ou en bas de l'échelle.

Voilà, Messieurs, les considérations très générales que j'avais à vous présenter sur l'ensemble de l'humanité et sur les degrés d'inégalité qui séparent ses grandes divisions. Il est évident que je n'ai pas le droit de me borner à de simples affirmations, et je n'en ai pas non plus l'intention. Je crois cependant que vous ne serez pas disposés à contester la valeur relative des anciennes populations de l'Égypte et de la Chaldée, ni celle des Chinois. Pas un homme sensé n'oserait soutenir non plus qu'un million de nègres vaille un égal nombre d'Anglais. Je puis donc sans inconvénient consacrer tout le temps qui me reste aux populations de l'Europe, surtout de l'Europe occidentale et centrale. C'est là le grand champ de bataille des dolicho et des brachy, c'est là que la guerre des races et la guerre des classes est plus ardente, la lutte pour l'existence plus vive, en raison de la loi célèbre de moindre différence.

Il est facile de comprendre quelle est l'importance de cette partie du problème. Il s'agit de mesurer, si c'est possible, la valeur respective des deux grands éléments des peuples civilisés, et d'expliquer ainsi leur rôle dans l'évolution européenne, dont l'his-

toire se confond avec celle de leurs propres rapports. La démonstration est d'autant plus nécessaire que beaucoup de personnes, même sans être brachycéphales, pourraient ne pas goûter mes appréciations générales sur la supériorité des Aryens et l'éternelle médiocrité des anariens brachycéphales. A plus forte raison ces appréciations sont-elles de nature à déplaire aux populations à qui j'attribue ainsi un rôle de subordonnés par nature. Il m'est arrivé souvent, et j'en ai été étonné les deux ou trois premières fois, de voir des personnes pourtant très intelligentes, me demander avec un certain embarras de mesurer leur tête, et apprendre avec un certain désappointement que leur indice céphalique atteignait 80 ou 85. J'ai vu en sens inverse des gens parfaitement nuls ravis d'apprendre que leur indice était très bas. Si les conclusions de l'anthropologie appliquée doivent, et c'est probable, recevoir dans le grand public des interprétations aussi personnelles, il ne sera pas inutile de multiplier les efforts des statisticiens sur le point particulier qui m'occupe. C'est ce que je vais, pour ma part, essayer de faire, sans autre souci que celui de la vérité.

II

Il serait très important de démontrer d'une manière directe que depuis l'origine les initiateurs de l'esprit humain se sont généralement rattachés à la race dolichocéphale blonde. Les recherches qui pourraient aboutir à cette démonstration seraient par malheur infructueuses pour beaucoup d'entre eux, surtout pour les temps antiques. Les uns ne sont connus que par leur nom, et certains paraissent, Homère par exemple, n'avoir eu qu'une existence mythique, les autres n'ont que des biographies incomplètes. Les biographes ne manquent pas de raconter tous les potins de l'existence de leur héros, ils nous apprennent les détails de sa naissance et de sa mort, mais ils oublient d'ordinaire de nous apprendre s'il était grand ou petit, brun ou blond, tout ce qui pourrait nous intéresser. Il en est de même des représentations figurées, qui n'ont guère de valeur, si ce n'est au point de vue de l'art. Les artistes ont toujours eu la prétention de représenter les gens tels qu'ils doivent être au point de vue de leur idéal et se soucient médiocrement de la vérité zoologique de l'œuvre. Il faut même se méfier des biographes qui décrivent leur personnage,

car des mauvaises langues prétendent que le portrait célèbre de Charlemagne serait une pure réminiscence classique.

Il y a cependant quelques descriptions, quelques portraits et quelques statues de personnages illustres de l'antiquité qui peuvent inspirer confiance. Ces documents deviennent beaucoup plus nombreux dans les temps modernes. La grande collection de portraits de la bibliothèque nationale est une source précieuse. Il y a aussi des portraits à l'huile dans nos musées, et des statues qui ressemblent aux originaux. On pourra donc, au prix d'ailleurs de recherches énormes, faire un jour une statistique anthropologique des hommes célèbres modernes et de quelques anciens. Il n'existe dans cet ordre d'idées que des travaux partiels et plus ou moins exacts, et vous avez eu la primeur des recherches que j'ai faites moi-même sur les personnages de l'histoire de France. Je me borne à vous rappeler que les résultats aboutissaient à démontrer la grande supériorité numérique des éléments aryens. Je préfère prendre aujourd'hui la question par un autre côté, et vous montrer la corrélation statistique de la production d'hommes justement célèbres et de la proportion des Aryens dans les populations modernes de l'Europe.

Si l'on étudie par le procédé graphique des cartes la répartition des hommes de talent en Europe depuis quelques siècles, on est frappé dès l'inspection des tableaux par l'évidence de la démonstration. Ces tableaux consistent, comme vous voyez, en cartes muettes sur lesquelles sont pointés les lieux d'origine des hommes célèbres. Le premier travail à faire consiste donc à dresser des listes provisoires de noms, et à recueillir dans les dictionnaires biographiques les indications d'origine. C'est un travail de compilation très long et très fastidieux, presque mécanique. Il faut au contraire apporter beaucoup d'attention au classement, à l'appréciation des personnages, qu'il est en général très difficile de placer avec certitude dans la première ou dans la seconde catégorie. On peut aller jusqu'à ceux des hommes de troisième catégorie qui, malgré leur infécondité personnelle ont pu se rendre utiles comme encyclopédies vivantes ou comme compilateurs. Il y a enfin, toujours sur les listes provisoires, quelques noms à rejeter, noms de personnages dont la réputation est reconnue factice. On pointe enfin sur une carte muette de l'Europe les lieux de naissance des personnages retenus, ou mieux le lieu d'origine commun des parents quand ceux-ci sont d'un même pays. Des couleurs spé-

ciales sont affectées aux deux ou trois catégories si l'on veut obtenir un tableau synthétique, mais cette disposition est inutile si l'on dresse une carte pour chaque catégorie.

La carte de répartition des hommes de génie ou d'un talent voisin du génie est ponctuée d'une manière peu dense, mais la ponctuation a pour axe visible la ligne idéale partant d'Édimbourg et aboutissant en Suisse, déjà découverte par M. de Candolle. C'est là le grand axe de la répartition du génie. On distingue confusément un autre axe de répartition qui commence au-dessous de l'embouchure de la Seine et va rejoindre obliquement la Baltique en coupant l'autre vers Paris. En dehors de cette grande tache diffuse, vaguement losangique, des points isolés et de plus en plus espacés sont éparpillés sur toute l'Europe, sauf l'empire russe, très déshérité, et la péninsule Balkanique, entièrement vierge. La haute et la moyenne Italie, la vallée du Rhône, l'Allemagne du Sud et l'Autriche présentent ainsi des traces de centres secondaires de concentration, mais sur cinq à six cents points, la tache principale comprend les quatre cinquièmes à elle seule.

Si nous mettons en face de cette carte une carte représentant, par la densité de son pointillé, celle de la population dolichocéphale blonde, toutes deux présentent la plus étroite analogie. L'axe de la Seine à la Baltique est seulement mieux accusé dans la seconde, et la densité du pointillé est bien moindre sur la Suisse. L'analogie n'existe pas que pour les taches centrales. En France, la région de la Garonne, celle du Rhône et de la Méditerranée, en Italie, la vallée du Pô, la Toscane, en Allemagne une série de dents aiguës dirigées vers le sud et vers l'est présentent un pointillé qui correspond aux centres secondaires de la première carte.

Nous saisissons ainsi une proportion relative entre la quantité de population aryenne et d'hommes de génie ou d'un talent supérieur dans chaque région géographique. Il est permis d'en inférer que les deux données sont en corrélation naturelle et non accidentelle. Cette proposition est directement confirmée par l'absence d'hommes de valeur géniale en dehors des régions de l'Europe et du globe où les dolichocéphales blonds se trouvent répandus.

Je sais bien qu'on m'objectera que les grands centres de ma première carte correspondent à des régions où la civilisation et la densité de la population sont au maximum, et qu'il n'y a rien d'étonnant à ce que la tache principale coïncide avec la région où sont Londres, Paris, la Belgique, la Hollande, la Basse Allemagne

et Berlin. Il est certain, en effet, que si la production d'hommes de génie ne peut, en aucune façon, être préjugée d'après le chiffre seul de la population, il est cependant probable qu'il doit augmenter, toutes conditions d'ailleurs égales, en proportion de la densité d'une même population. Mais ne voit-on pas que la présence de ces populations denses, de ces grands centres industriels et scientifiques, de ces grandes capitales de la civilisation dans la région où les dolichocéphales blonds sont les plus nombreux est un nouvel argument en faveur de ma thèse?

Si nous prenons maintenant la troisième carte, celle du talent de seconde catégorie, nous trouvons qu'elle présente un pointillé beaucoup plus dense et plus étendu que les deux premières, et plutôt analogue à la carte de la densité non plus des éléments aryens, mais de la population générale de l'Europe. La région de la grande tache de la première carte est presque noire de points pressés, mais nous trouvons aussi des régions très sombres dans la vallée supérieure et moyenne du Danube, dans la Saxe, dans la vallée de la Loire, contrées où existent des populations denses et cultivées, mais où l'élément aryen devient moins nombreux.

On arrive aux mêmes résultats, à part l'impression du graphique sur l'œil, si, après avoir dressé de même les listes de classement, on répartit les personnages par nation, ou mieux par région anthropologique, d'après les lieux de naissance ou d'origine. La précision qu'on obtient, sans être rigoureuse, en raison de la difficulté d'apprécier l'exacte valeur de beaucoup de personnages, permet toutefois de déterminer par des chiffres dignes de confiance le mérite proportionnel de chaque peuple ou race. Dans un groupe humain qui a compris, en deux siècles, un chiffre total de cent millions d'individus, il s'est révélé cent individus de premier ordre et dix mille du second. Ce peuple aura pour expression absolue de sa valeur $1/1\ 000\ 000$ et $100/1\ 000\ 000$, en prenant le million pour unité, et si l'on préfère une formule abrégée, il vaudra 1 et 100. Tel autre groupe, ramené à fournir des expressions comparables, vaudra 7 et 40. Malgré son infériorité en hommes de valeur secondaire, il passera évidemment avant le premier groupe.

Il a été fait, notamment en Angleterre, de bons travaux statistiques d'après cette méthode, et je citerai en particulier ceux de Jacobs¹. Cette méthode est la meilleure qui permette de dégager nettement les parts contributives des divers éléments ethniques

1. *A comparative estimate of Jewish ability. Anthr. Inst.* 10 nov. 1885.

accumulés sur un même territoire. Si nous pouvons, à l'aide des procédés graphiques, mettre en évidence la haute valeur des Écossais et des Suisses, ces graphiques ne nous fournissent aucun détail, ou bien il faut les multiplier à l'infini. L'analyse statistique nous montre, au contraire, que pour les Écossais, la supériorité est réelle, tandis que pour les Suisses elle est due à la superposition de deux éléments, dont l'un indigène et déjà supérieur à la moyenne, l'autre provenant des réfugiés de France et renfermant une incroyable proportion de familles eugéniques. Du même coup nous comprenons comment la tache de notre première carte se prolonge sur la Suisse, tandis que la carte des populations aryennes ne montre pas cette pointe accusée vers le sud-est.

Le même procédé d'analyse permet de donner une place tout à part aux Juifs, peuple sans patrie, mais dont la nationalité, pour personnelle qu'elle soit et non territoriale, demeure distincte à l'égal de celle des Anglais et des Russes. Dans le mémoire de Jacobs, vous pourrez trouver une analyse plus délicate, suivant les Juifs dans leurs diverses aptitudes et pesant tous leurs talents. C'est encore par l'analyse statistique que nous arrivons à dégager la part contributive tout à fait disproportionnée de la classe aristocratique chez les divers peuples de l'Europe et spécialement en France.

Il ne m'est pas possible de détailler en peu d'instant, les résultats de ces analyses statistiques. J'ai d'ailleurs l'intention de les reprendre moi-même, en me plaçant à des points de vue nouveaux et en tenant compte d'autres données, précisément dans le but de vérifier jusqu'où se poursuit la correspondance visible des maxima et des minima de valeur et de dolichocéphalie blonde chez chaque groupe, peuple ou classe. C'est un travail considérable et de plusieurs années, les matériaux n'ont pas seulement besoin d'être triés et mis en œuvre, il y en a une partie à chercher, à créer pour ainsi dire.

Je me contenterai, pour ces deux raisons, de résumer les propositions qui résultent de l'ensemble des travaux statistiques entrepris jusqu'ici, et que je regarde comme exactes.

1° L'inégalité de groupe à groupe, en Europe, s'accuse à quantités égales d'individus dans la proportion de 1 à 1000 et au delà.

2° La valeur va en croissant et de plus en plus vite des classes inférieures aux classes supérieures de chaque population.

5° La proportion d'éléments aryens est très considérable dans les classes supérieures.

III

Je n'ai pas besoin de vous indiquer la portée de la première proposition. En substituant au principe *a priori* de je ne sais quel droit égal résultant de la dignité d'homme — ce charabias n'est pas de moi, Messieurs! — le principe de l'inégale utilité sociale des individus, la science politique matérialiste abat d'un seul coup l'échafaudage chancelant de la démocratie égalitaire et de la souveraineté des masses.

Au point de vue de l'utilité sociale, tel homme vaut plus que mille, qu'un million d'individus moyens. Si l'on supprimait un millier de personnages choisis parmi l'élite des savants, des lettrés, des ingénieurs, des généraux, des hommes d'État, que pèserait l'Angleterre, l'Allemagne ou la France? C'est en ces personnages que se résume la force et la vie de la nation; qu'ils disparaissent sans être remplacés, et bientôt la nation aura cessé d'être. Qu'une catastrophe, un fléau sans nom supprime la moitié des journaliers, des ouvriers, la perte de ces millions d'hommes aura pour effet une crise économique intense, mais la vitalité de la nation n'en sera pas atteinte, car dans les sociétés comme dans les individus les organes vitaux ne sont pas dans les membres. L'apologue des membres et de l'estomac reste toujours l'éternelle expression du bon sens politique.

La seconde proposition comporte que, les exceptions individuelles mises à part, les stratifications sociales sont l'œuvre de la nature, qu'elles résultent de sélections et qu'elles ont leur raison d'être dans l'inégale valeur des sujets qui les composent. C'est tout à fait en raison de circonstances extraordinaires que l'on trouve au sommet une aristocratie dirigeante inférieure aux populations dirigées, comme en Turquie, et cela ne dure jamais bien longtemps. Dans toute l'Europe et notamment en France, il en est autrement, et la supériorité de la classe la plus élevée, prise en masse, dépasse parfois tout ce que l'on pourrait attendre.

Il faut que j'insiste et surtout pour la France, car l'opinion contraire s'est accréditée je ne sais, ou plutôt je sais trop comment. Paul Jacoby, dans un mémoire célèbre (*Études sur la sélection*, Paris, 1881), a accumulé tous les exemples possibles

et connus de dégénérescence dans les classes cultivées pour arriver à démontrer que toutes les familles souveraines ont été et sont dignes de Charenton, et que dans la société tout ce qui n'est pas en bas de l'échelle forme une vraie cour des miracles. Je crois que P. Jacoby s'est moqué de la crédulité de ses lecteurs. Le côté exact de sa thèse, c'est que la culture poursuivie pendant de longues générations fournit un nombre croissant de dégénérés, d'infirmes, de maniaques et de fous. Je partage entièrement cette opinion, et je crois que le jour où l'on voudra faire de l'eugénisme à outrance, il faudra bâtir une infinité d'hospices. La statistique montre que la courbe des fous et celle des hommes de talent se modèlent l'une sur l'autre, peuple par peuple et race par race. Cela ne veut pas dire, comme paraît le croire M. Galton qu'on atteindra très vite désormais le maximum de valeur que la sélection peut donner. Cela veut dire seulement qu'il faudra veiller de très près à la sélection artificielle, pour réduire au minimum les chances mauvaises. Le côté vicieux de la thèse de P. Jacoby, c'est qu'il s'est attaché seulement à relever les mauvais résultats, sans faire le même travail pour les bons, et sans établir une proportionnalité. Avec ce système, dit avec raison M. de Candolle, il est facile de démontrer tout ce qu'on veut.

L'analyse statistique ne laisse en effet pas la thèse debout, et elle donne une place tout à fait à part à la noblesse française. Je sais bien qu'il est de mode de faire remarquer que nos hommes les plus distingués n'en sortent pas en majorité, mais c'est encore une des nombreuses sottises que faire dire l'absence du sentiment des nombres et celle de réflexion. Que l'on dépouille l'annuaire militaire, celui de la magistrature, les listes de personnel du haut enseignement, depuis les facultés jusqu'aux grandes écoles scientifiques, celles des membres des grandes associations agricoles, scientifiques, que l'on examine l'état-major du commerce, de l'industrie, de la finance, que l'on mette d'un côté les gentilshommes et ceux qui ne le sont pas et la liste des gentilshommes sera certainement moins longue. Seulement, quand on veut apprécier la valeur d'une classe par rapport à l'ensemble d'une population, il faut tenir compte des différences de nombre des individus qui les composent. La noblesse authentique et relativement pure comprend-elle 100 000 individus, j'en doute. 100 000 individus c'est environ le quatre centième, soit 0,25 pour 100 de la population française. Nous ne devrions trouver

sur nos listes qu'un individu sur 400 : nous en trouvons 1 sur 5, 1 sur 10, 1 sur 50 suivant les carrières.

Je suis convaincu, après une étude préliminaire, qu'on arriverait à des proportions encore plus remarquables si l'on isolait par un travail consciencieux les éléments les plus purs. Après avoir éliminé le simple *ruolz* il y a encore des gentilshommes authentiques dont il faut se méfier, gentilshommes très alliés et de bas titre. Le nombre va en augmentant chaque jour, par nos temps de ploutocratie. Telle marquise est fille d'un banquier, telle baronne a débité des pruneaux. En vertu des lois de l'hérédité, leurs enfants ont moitié chance d'être des banquiers ou des épiciers titrés. Heureux encore s'ils tiennent tout d'un côté, même du mauvais, et si leur double origine ne les fait pas penser en épiciers quand il faudrait agir en gentilshommes, et se comporter en gentilshommes quand il faudrait une sagesse d'homme d'affaires. Ces croisés, dans le sens physiologique, ne valent en général ni l'une ni l'autre de leurs lignées.

Tout ce que je viens de dire est exact pour le reste de l'Europe. Si j'insiste en parlant de la France, c'est parce qu'il me semble plus pratique de prendre les exemples sous nos yeux.

M. de Candolle, dans son ouvrage auquel il faut toujours revenir, a dégagé la part des diverses couches sociales dans la production des savants depuis deux siècles, et son travail porte à la fois sur la France et sur l'étranger. Je citerai d'autant plus volontiers ses résultats à titre d'exemple qu'il n'est pas possible d'en désirer de plus concluants. Les savants sont au premier degré les facteurs du progrès matériel. Tout le développement du commerce, de l'industrie, de la médecine n'est que le résultat de leurs découvertes et sans eux nous n'aurions rien de plus que les Chinois. Ils représentent la plus haute expression du génie humain appliqué aux réalités. La science enfin ne rapporte point d'argent, et elle en coûte; les savants n'obéissent qu'à l'impulsion de leur nature et dans leurs recherches le désintéressement va jusqu'à la ruine, l'abnégation jusqu'au sacrifice de la vie, pour donner des milliards aux autres, augmenter leur bien-être et prolonger leur existence.

En classant les associés étrangers de l'Académie des sciences de Paris et en faisant le pourcentage, M. de Candolle attribue à l'aristocratie 41, aux classes moyennes 52, aux classes inférieures 7 pour cent. On voit qu'à l'étranger, pendant la période

de deux siècles qui fait l'objet de l'étude, les classes moyenne et supérieure ont produit la presque totalité des savants illustres, les classes moyennes un peu plus, les classes supérieures un peu moins de la moitié.

Pour arriver à dégager la valeur exacte de cette proportion, il faut la rapporter à celle des individus qui ont existé pendant ces deux siècles, dans chacune de ces trois classes et dans toute l'Europe, la France exceptée. La supputation est difficile à faire exactement, les statistiques précises et les recensements périodiques ne remontant pas à un siècle. Admettons comme chiffres approchés : première classe, 10 millions d'individus; seconde classe, 100 millions; classe inférieure, 1 milliard. Si nous totalisons, nous obtenons pour la population européenne non française qui a existé depuis deux cents ans un chiffre de 1 110 000 000, soit : 1110 millions. Si nous divisons 100 par ce nombre, nous obtenons un quotient approché de 0,09. En multipliant par cette fraction les 10, 100, 1000 millions des diverses classes, nous trouvons qu'elles donnent, représentées en centièmes de la population totale : la première classe 0,9; la seconde 9; la troisième 90. Si ces classes avaient une valeur égale nous devrions avoir dans la répartition des savants les mêmes chiffres. Nous savons qu'il n'en est rien, puisque les résultats sont :

	Classe supérieure.	Classe moyenne.	Classe inférieure.
Centièmes de la population totale.	0,9	9,0	90,0
Centièmes de la production des savants.	41,0	52,0	7,0
Différences	par soustraction.	+ 40,1	+ 45,0 — 85,0
	par division.	+ 45,5	+ 5,7 — 12,9

Ainsi la première classe produit 45 fois et demi plus, la seconde 5 fois et 7 dixièmes plus, la troisième 15 fois environ moins qu'elles ne devraient produire s'il n'existait pas d'inégalité de valeur. Par un autre mode de calcul je suis arrivé à estimer provisoirement que la première classe produit 8 fois autant que la seconde, 600 fois autant que la troisième, et que la seconde produit 75 fois autant que la troisième. Si l'intervalle entre les deux premières classes est considérable, entre les deux dernières il est énorme. Il ne faut, en effet, que huit personnes de la seconde classe pour en valoir une de la première, tandis qu'il en faut soixante-quinze de la troisième pour en valoir une de la seconde, et six cents pour en valoir une de la première. Le milliard de la première

classe ne vaut tout entier qu'un cinquième de la première classe, forte seulement de 10 millions d'individus, et un sixième de la seconde classe, forte de 100 millions.

Ces chiffres sont d'une éloquence qui dépasse tout commentaire. Ils le cèdent cependant à l'effet de la statistique graphique où la ligne figurative du nombre et celle de la valeur scientifique ont leurs sommets et leurs pieds littéralement opposés, se coupent vers le milieu et divergent à la façon de deux aiguilles aimantées qui se repoussent. Il n'y a pas d'occasion de trouver plus nette l'opposition entre la quantité et la qualité.

Pour la France, les écarts sont moindres. Les classes inférieures ont une valeur intrinsèque plus grande, elles sont plus cultivées, les hommes de talent qu'elles produisent ont moins de difficulté à se faire jour. Ce qui accentue la différence, c'est l'énorme poids mort des populations de l'Europe orientale, intelligentes peut-être, mais sans culture, où les hommes de talent, s'il en naît, ont la presque certitude de ne jamais pouvoir se dégager.

M. de Candolle a fait son travail statistique pour la France avec des données permettant de supposer l'équivalence des personnages qu'il choisit avec ceux de la liste des membres étrangers de l'Institut. Il a distingué le dix-huitième et le dix-neuvième siècle, pour faire la part de la transformation subite de notre société survenue il y a cent ans. Le tableau qui en résulte est intéressant :

	Dix-huitième siècle.	Dix-neuvième siècle.	Moyenne.
Classe supérieure.	46	28	35
Classe moyenne.	55	47	42
Classe inférieure.	21	25	25

L'examen de ces chiffres donne lieu à des réflexions philosophiques. Depuis le siècle dernier la classe supérieure a diminué d'un tiers ou de moitié, la classe moyenne a triplé ou quadruplé, la classe inférieure a légèrement augmenté. Si l'on compare, en tenant compte de ces variations, les chiffres afférents aux deux siècles, on constate que les parts de l'aristocratie et des classes inférieures ont varié à peu près proportionnellement au nombre des individus. Le changement de milieu a produit pour les premiers une sélection énergique, les plus aptes au milieu nouveau ont perpétué surtout la classe, et l'effet des croisements s'est trouvé jusqu'ici compensé. Pour les classes inférieures le drainage qui

recrute à leurs dépens la bourgeoisie nouvelle est une cause d'infériorité que compense la diffusion de l'instruction et la plus grande facilité d'arriver. De là l'état stationnaire des classes extrêmes. La classe moyenne, au contraire, passée de 55 à 47, a augmenté seulement d'un quart sa force productive. Le nombre des individus ayant quadruplé, la bourgeoisie actuelle peut être regardée comme de deux bons tiers inférieure à celle du siècle dernier.

Ce serait une décadence rapide si la bourgeoisie nouvelle descendait de l'ancienne, mais nous savons qu'elle représente seulement les sujets enrichis des classes inférieures, que l'ancienne bourgeoisie est au moins aussi malade que la noblesse, et que la nouvelle se détruit trop vite pour rendre de sérieux services. Elle ne représente pas une valeur intellectuelle, elle a surtout une fonction économique, le groupement et l'accumulation des capitaux produits par le génie d'en haut et le travail d'en bas. Elle joue dans l'organisme social le rôle de tissus adipeux, et ce caractère a été souvent relevé par ses adversaires.

Procédons maintenant comme nous avons fait pour l'étranger. Pour la période bi-séculaire, la population de la France peut être supposée d'environ 1 million pour la classe supérieure, 20 pour la seconde, 150 pour la troisième, soit un total de 171 millions. Nous obtenons avec ces données les résultats suivants :

	Classe supérieure.	Classe moyenne.	Classe inférieure.
Centièmes de la population totale.	0,58	11,6	87,9
Centièmes de la production des savants.	55	42	25
Différences	} par soustraction.	+ 34,42	+ 50,4
		+ 60	+ 5,5
			— 6,4
			— 3,78

La première classe produit 54 fois et demi plus, la seconde 5 fois et demi plus, la troisième près de 4 fois moins qu'elles ne devraient produire. La première classe, qui produit le tiers des savants, n'est que la 171^e partie de la population totale. La classe inférieure, qui en produit moins du quart, représente les sept huitièmes de la nation. La classe supérieure produit environ vingt fois autant que la moyenne, deux cents fois autant que la classe inférieure, la classe moyenne dix fois autant que la classe inférieure. Il faut deux cents individus de la classe inférieure pour en valoir vingt de la moyenne et un de la classe inférieure.

Si nous comparons maintenant le tableau de la France avec celui de l'étranger, nous voyons que le classement est le même, et les intervalles énormes des deux côtés, mais qu'il y a des différences appréciables dans les chiffres. La classe supérieure surproduit 60 fois chez nous contre 45 à l'étranger, elle est donc sensiblement supérieure. La classe moyenne a une surproduction moitié moindre chez nous qu'à l'étranger. Nos classes inférieures, au contraire, se comportent comme les classes supérieures, elles ont même une supériorité relative beaucoup plus grande sur leurs corrélatives d'Europe. Leur infériorité de production n'est que de 4 au lieu de 15, c'est une supériorité de deux tiers. Sous une autre forme, tandis que les équivalences s'expriment en France par 1, 20, 200, elles s'expriment en Europe par 1, 8, 600.

Ces résultats confirment tout ce que je vous ai dit déjà, la supériorité de notre aristocratie, la faiblesse intellectuelle et morale de la bourgeoisie et la valeur relative du peuple. Il serait à désirer que des recherches approfondies fussent faites par beaucoup de personnes pour arriver à constater toutes les fluctuations de détail, dans chaque ordre de talent et pour chaque pays ou chaque race. Ces recherches de détail faciliteraient singulièrement les travaux d'ensemble.

Il n'y a pas, en tout cas, de doute à avoir sur l'exactitude générale de la loi de classification. Toutes les recherches faites d'une façon sérieuse la confirment, et l'énormité des intervalles prouve qu'il ne s'agit point de circonstances accidentelles. Il n'y a personne qui, familiarisé avec les allures habituelles de la statistique, ne soit étonné de la grandeur de ces écarts. J'ai choisi, il est vrai, pour exemple, une catégorie de chiffres où ces écarts sont plus grands que dans d'autres formes de comparaison des classes, mais ce n'est pas en raison de l'importance des intervalles que j'ai fixé mes préférences sur la production des savants. Je tiens à répéter que nulle autre base de comparaison n'aurait supposé la réunion des mêmes qualités, hardiesse de vues, amour du nouveau, intelligence et surtout désintéressement. C'est cette exigence du désintéressement qui est en partie cause de l'infériorité de la classe bourgeoise dans notre statistique. Issue de l'amour du lucre, il est naturel qu'elle n'ait pas à un haut degré l'amour désintéressé de la science, et qu'elle s'occupe surtout de ses intérêts. Quand on se place, comme nous, au point de vue de

l'utilité qu'on peut avoir pour la civilisation, et non pour sa personne, il résulte évidemment de cette tendance une juste cause de dépréciation.

On pourrait objecter, d'une manière générale, à la statistique de M. de Candolle, et à toutes les autres du même genre, qu'elles tiennent seulement compte des individus arrivés. Cela est très vrai, mais comment conjecturer la proportion de ceux qui avaient un mérite égal et n'ont pas pu arriver? Certainement le mauvais entourage, le défaut d'éducation première retiennent dans leur gangue un grand nombre d'hommes de valeur qui ne sont jamais soupçonnés. La misère et les mauvaises chances de la vie entravent un plus grand nombre qui végètent avec une complète conscience de leur valeur, et sont d'autant plus soigneusement bloqués dans leur médiocrité par le vulgaire que celui-ci a une vague intuition de leur supériorité. Il serait très important qu'il n'en fût plus ainsi, que la société ne laissât perdre aucun homme de valeur, soit eugénique, soit sporadique. Mais que faire? Le statisticien ne peut travailler que sur les chiffres fournis par la réalité appréciable.

La cause d'erreur n'est d'ailleurs peut-être pas aussi grande qu'on le croit. Ce n'est pas la misère, j'imagine, qui cause l'infériorité de la classe moyenne. Elle a des ressources pécuniaires qui lui permettraient de dégager ses hommes de talent, dans la même proportion que l'aristocratie, si elle était d'une valeur égale. Le résultat pour elle ne laisse aucun doute, l'infériorité est bien réelle. Le problème ne se pose donc que pour les classes inférieures, et si l'on met en parallèle la France et la Russie, on voit quelle différence constitue l'état social. Je doute toutefois qu'en donnant à l'éducation populaire toute l'étendue convenable, et en facilitant aux hommes de valeur nés en bas l'accès des situations pour lesquelles ils sont faits, on arrive aux résultats qu'on pourrait espérer *a priori*. Les classes inférieures sont le résidu des sélections sociales inconscientes accomplies pendant un nombre infini de siècles. La supériorité des classes les plus élevées est le double résultat de sélections rigoureuses et répétées, et de l'action d'un milieu de culture supérieur et très modifié. La généralisation de cette culture laisserait encore aux classes supérieures la supériorité des sélections subies. Cela est exact surtout dans les pays comme le nôtre, où la bourgeoisie et l'aristocratie ont toujours été des classes ouvertes. Qu'un individu de

mérite, dix individus échouent, c'est probable, mais qu'une famille réellement eugénique ne réussisse pas à s'élever, c'est improbable. Il n'y a donc pas beaucoup à espérer de trouver dans nos classes inférieures un grand nombre de familles solidement eugéniques, et avec la rapidité avec laquelle s'altèrent actuellement nos eugéniques des classes supérieures et moyennes, cette constatation est profondément alarmante pour l'avenir de la France.

De nos trois propositions il n'en reste plus qu'une à examiner, celle qui attribue aux classes supérieures une forte proportion d'éléments aryens. Elle ne peut être généralisée qu'à l'aide d'une hypothèse, l'unité de race des individus grands et blonds que nous révèlent les documents anciens, mais dont nous n'avons pas toujours les crânes. Elle peut être, en tout cas, démontrée pour l'Europe à l'aide de débris authentiques.

Dans l'extrême Orient, et à une époque reculée, nous trouvons les Chinois en contact avec des populations blondes et de haute taille qui occupaient alors la Sibérie. Ces populations paraissent avoir joué un rôle important dans la formation et l'évolution primitive des États chinois, et avoir fourni surtout des éléments aux classes supérieures, mais les documents ne prendront à leur égard toute leur valeur que le jour où la critique scientifique aura pris possession de toute l'ancienne littérature chinoise, et où l'anthropologie préhistorique de la région sera faite. J'en dirai autant du Japon, où l'action du même élément paraît plus manifeste.

Dans l'Inde, il y a de fortes raisons de rattacher à la race dolichocéphale blonde les éléments supérieurs tout au moins du peuple arya. C'est pour ce motif que l'on considère les deux expressions comme provisoirement équivalentes. La question mérite toutefois d'être étudiée avec soin, et il y a de vastes travaux à faire dans cette direction. Ce qui paraît certain, c'est que les brahmanes de pure race, surtout dans le Kachmyr et une partie du Pendjab, présentent des traces d'une semblable origine. Il y a d'ailleurs dans l'Inde des tribus guerrières de race nettement dolichocéphale blonde, et les Anglais font grand cas, pour le recrutement militaire, de ces congénères acclimatés. Nous en trouvons d'autres dans le Pamir, et notamment les Siaposchi, dont la langue se rapproche encore du sanscrit.

Les monuments de l'Égypte, de la Chaldée, de l'Assyrie, montrent assez fréquemment des personnages de haut rang d'un type européen. Les yeux bleus, les cheveux blonds, la haute taille permettent de conjecturer qu'ils se rattachent à nos Aryens. La façon dont sont représentés sur les peintures égyptiennes certains Assyriens et Khétas paraît ne devoir laisser aucun doute. Ce qui est en tout cas bien certain, c'est le rôle que jouent à partir d'une certaine époque les Grecs blonds en Égypte.

Je dis les Grecs blonds, car le type héroïque de la Grèce, sans nul doute, était identique à nos Gaulois, à nos Germains, à nos Scandinaves. Les Grecs représentés sur les peintures égyptiennes sont de parfaits dolichocéphales blonds. Nous avons d'ailleurs dans les poèmes homériques des documents de la plus haute valeur pour l'époque protohistorique, et ces documents sont tous concordants. Les dieux et les héros sont toujours grands, toujours blonds, toujours aux yeux bleus. Je ne connais qu'une exception, c'est au douzième chant de l'*Iliade*. Hector est représenté traîné par le char, les cheveux noirs épars : ἀμφὶ δὲ χεῖται χυάνεαι πιδυαντο. Or Hector est un Troyen, sans doute un méditerranéen. Tous les Grecs sont blonds. Au premier chant de l'*Iliade*, Minerve saisit Achille par sa blonde chevelure : ξανθῆς δὲ κόμης ἔλε Πηλείωνα. Au vingt-troisième chant il est encore question de la chevelure d'Achille, quand il l'offre aux mânes de Patrocle : ξανθὴν ἀπεχειράτο χεῖτην. Au vingt-quatrième livre nous apprenons qu'Achille était grand, ce que nous savons aussi d'Agamemnon.

Je ne veux pas, Messieurs, vous fatiguer de citations, surtout en grec. Je rappelle seulement que nous trouvons dans Homère, Minerve sans cesse appelée aux yeux bleus, et Ménélas qualifié de blond. Ce sont des épithètes qui accompagnent presque toujours les noms. Au second livre de l'*Iliade* on nous parle du blond Méléagre, et de la blonde Briséis, au troisième de la blonde Vénus, au cinquième de la blonde Cérès, au septième, au huitième, au onzième, etc., de la blonde Hélène. Au neuvième chant il est question, à propos d'Amyntor, d'une blonde captive ; au onzième, au quatorzième de la blonde Amathée, et au dix-neuvième revient Briséis semblable à la blonde Vénus. Je m'arrête et je dis un mot seulement de l'*Odyssée*. Rhadamante, au quatrième livre, est représenté blond, au cinquième il est question de la blonde Aurore, ce qui n'aurait pas isolément de valeur ethnographique. Ulysse, qui n'a pas trop le caractère d'un Aryen,

en a cependant le physique quand il est rajeuni par Minerve pour mieux plaire à Nausicaa :

Τὸν μὲν Ἀθηναίη θῆκεν, Διὸς ἐκγεγαυῖα,
Μείζονα τ' εἰσιδέειν καὶ πάσονα καὶ δὲ κέρητος
Ὀΐλας ἦκε κόμας, βακινθίνῳ ἄνθει δμοίλας.

Je ne sais pas si c'est par imitation, ou d'après des documents ou des traditions, mais Virgile fait également blonds ses grands personnages. Je ferai incidemment remarquer que nos romanciers contemporains ont aussi la même habitude, bien qu'à un moindre degré. Chez Virgile, en effet, point d'exception. Au quatrième livre il est parlé de Mercure comme d'un dieu blond, et Didon est représentée *flaventes abscissa comas*, ce qui n'est peut-être pas aussi étonnant chez une Phénicienne qu'on le pourrait croire. Au dixième livre, c'est le *fulvus Camertes, magnanimo Volscente satum*. Les Italiens de Virgile sont blonds comme les Grecs d'Homère. Il n'est pas parlé des Troyens. Turnus est blond, Camille a des cheveux d'or (XI^e livre). Il est question au même livre d'un personnage d'aspect entièrement Germain, même de nom :

Catillus Iolan

Ingentemque animis, ingentem corpore et armis
Dejecit Herminium, nodo cui vertice fulva
Cæsaries, nudique humeri.

Au douzième livre enfin il est question de Lavinie : *flavos Lavinia crines*.

J'attache quelque intérêt à cette description des personnages latins parce que je regarde l'aristocratie romaine comme ayant été de race blonde. Les noms sont souvent significatifs : Flavius, Fulvius, Ahenobarbus. Les descriptions de personnages ne le sont pas moins : Caton, Sylla, Tibère. Certainement à Rome il y avait deux races superposées, dont l'une descendait d'une aristocratie blonde, latine ou autre, mais de race aryenne.

Les documents littéraires sont très nombreux. Vous comprenez que je ne puis multiplier les citations, mais voilà cependant un passage concluant que me signale à l'instant M. Salomon Reinach. C'est un passage du physionomiste Polémon, reproduit par Adamantius (II, 24) et qui représente les Grecs purs et de haute classe comme *μεγάλοι, εὐρύτεροι, ὄρθιοι, εὐπαγεῖς, λευκότεροι τὴν χροῶν, ξανθοί*. J'invoquerai à l'appui, et pour les Grecs et pour

Rome, les documents artistiques, surtout les peintures. Il suffit de parcourir les grandes publications archéologiques pour être étonné du nombre de personnages et de divinités qui sont représentés blonds. Il n'y a pas là une fantaisie, car d'autres personnages et d'autres divinités sont représentés d'une manière non moins régulière avec des cheveux bruns : le mélange des races a envahi jusqu'au Panthéon.

Au moyen âge, nous trouvons également dans les peintures et surtout les miniatures du temps une telle proportion de personnages blonds de haut rang qu'il n'est pas permis d'y voir l'effet du hasard. Nous savons d'ailleurs que les hautes classes de ce temps étaient incontestablement, en France et à l'étranger, de race gauloise ou germanique, c'est-à-dire aryennes. Chose singulière, à cette époque, ces personnages de race aryenne se retrouvent jusqu'à la tête des hordes turques et mongoles; les chefs célèbres des fléaux de Dieu étaient de notre race et non des brachycéphales : les portraits qu'en font les historiens peuvent nous surprendre, mais ils ne laissent point de doutes.

Pour les temps modernes, les grands musées, le Louvre notamment, fournissent de précieux renseignements. Le nombre de personnages historiques blonds est considérable même pour l'Espagne et l'Italie, et les portraits de personnes de race aristocratique, mais moins célèbres, nous fournissent la même prédominance du type aryen.

Il en est encore aujourd'hui de même, et d'une manière générale. Les familles nobles qui restent encore dans un état de pureté relative sont chez nous plus ou moins blondes. Un bon observateur, M. Durand de Gros, a depuis longtemps relevé le contraste qu'elles offrent sur le plateau central avec le reste de la population. Même contraste en Russie. Les masses sont brachycéphales, les classes gouvernantes descendent des fondateurs scandinaves : elles sont grandes et blondes. Elles le sont presque toujours à un haut degré en Allemagne, en Angleterre et le fait est trop connu pour qu'il convienne d'insister. En Italie et en Espagne la proportion est infiniment plus grande que dans le peuple. Presque toutes les familles souveraines, enfin, sont encore aujourd'hui de race aryenne, dans les pays même où le peuple comprend le moins d'éléments aryens.

Il me serait facile de multiplier les exemples : je préfère les réserver pour une étude spéciale de la race aryenne dans tous les

temps et dans tous les pays. J'aurais aussi désiré, mais je ne le puis aujourd'hui, insister sur l'accroissement prodigieux et soudain des peuples ou dominant les Aryens et leurs métis, sur la conquête du globe qu'ils sont en voie d'accomplir. J'ai calculé que les Anglo-Saxons peuvent atteindre en l'an 2000 près de 900 millions d'individus, alors que les populations de la France, de l'Europe Centrale et de la Russie, états brachycéphales, n'atteindront pas 650 millions, qu'à la même époque les populations d'origine espagnole, portugaise, italienne, soit plus ou moins dolichocéphales méditerranéennes auront en Europe et en Amérique 570 millions de représentants. Il est très difficile de savoir si le sang arien, altéré par d'incessants croisements, ne perdra point en valeur, mais si cette possibilité ne se réalise pas, et si les grandes luttes à venir prennent, comme on peut le prévoir, un caractère vraiment ethnique, les perspectives qui s'ouvrent aux peuples brachycéphales sont très sombres : la civilisation nouvelle, en d'autres termes, paraît avoir des exigences plus conformes au génie arien.

Quoiqu'il puisse être de l'avenir, les études auxquelles nous venons de nous livrer nous montrent que le paradoxe de l'égalité des hommes, si cher à nos contemporains, doit le céder au principe établi de l'inégalité héréditaire. C'est une conclusion de la plus haute gravité, mais à laquelle il est scientifiquement impossible de nous soustraire. En changeant un peu une expression célèbre, il faut dire : ni droit divin des rois, ni droit divin des peuples. Cette formule est presque le contraire du premier des dogmes modernes, mais, Messieurs, les dogmes meurent, la science est immortelle !